

LE HUITIÈME LIVRE DE LA CHRONIQUE D'HÉLINAND DE FROIDMONT

PAR

MARIE-PAULE ARNAULD-CANCEL

INTRODUCTION

L'auteur. — La vie d'Hélinand reste assez mystérieuse. Seuls quelques renseignements nous sont donnés par Vincent de Beauvais et l'auteur du *Roman d'Alexandre*. Pour Lecoy de la Marche, il serait né vers 1170, mais Fr. Wulff et Em. Walberg ont prouvé que sa naissance pouvait être reportée à 1160 environ. Certains considèrent Pronleroy comme sa ville natale, d'autres préfèrent Angivillers. Descendant d'une famille noble de Flandre obligée de s'expatrier après l'assassinat de Charles le Bon, il fit des études à Beauvais, à l'école du grammairien Raoul, puis mena la vie de cour, parmi les grands de son époque. On place vers 1185 l'année de sa conversion. Il restera jusqu'à sa mort, que l'on peut situer vers 1230, au couvent de Froidmont en Beauvaisis, tout en gardant l'amitié de quelques prélats et grands seigneurs de son temps. Il fut honoré après sa mort d'un culte particulier à Froidmont.

Ses œuvres. — Les sermons édités par Tissier sont au nombre de vingt-huit; ils ont pour thème, en général, les principales fêtes liturgiques de l'année. Il reste encore quelques sermons inédits. On connaît, sous le titre de *Flores Helinandi* que leur a donné Vincent de Beauvais, trois petits traités : un opuscule sur la connaissance de soi, qui reproduit, en les abrégant quelque peu, les chapitres 8 à 14 du livre VIII de la chronique; une sorte de miroir des princes signalé par Guillaume de Nangis à l'année 1210; enfin, une longue lettre *De reparatione lapsi* ou *Planctus monachi lapsi*.

Les *Vers de la mort* sont la seule œuvre en langue vulgaire qu'Hélinand nous ait laissée. Très célèbres au Moyen âge, ils eurent une influence assez importante sur la littérature de l'époque. Hélinand les écrivit entre 1193 et 1197 et il serait le premier à avoir usé de la strophe de douze octosyllabes répartis sur deux rimes. C'est avant tout l'esprit satirique dont ils sont animés qui fait leur valeur et leur intérêt. Hélinand a écrit également différentes œuvres de moindre importance, dont les *Actes de saint Géréon*.

La *Chronique* reste l'œuvre maîtresse d'Hélinand. Formée de quarante-neuf livres, elle commence à la création pour se terminer en 1204, date de sa composition.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHRONIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉDITION DU PÈRE BERTRAND TISSIER ET LE MANUSCRIT DE FROIDMONT

Une seule édition de la chronique existe actuellement; elle fut faite au début du XVIII^e siècle par le père Bertrand Tissier dans la *Bibliotheca Patrum Cisterciensium*. Elle représente uniquement les cinq derniers livres (634-1204).

Pendant longtemps, en effet, les érudits n'ont eu à leur disposition qu'un manuscrit incomplet de la chronique. Nous savons, en effet, grâce à Vincent de Beauvais, qu'Hélinand prêta le manuscrit de son œuvre à Guérin, évêque de Senlis, qui ne lui en remit qu'une partie. Au XVIII^e siècle, Casimir Oudin se fit prêter le manuscrit, qui se trouvait à Froidmont; il l'examina et prétendit que la chronique y était contenue tout entière, la première partie de celle-ci n'étant, pensait-il, qu'une sèche nomenclature. Léopold Delisle, qui en 1883 étudia ce même manuscrit, détruisit la thèse de Casimir Oudin et montra que les listes contenues dans le manuscrit n'étaient que des matériaux qui avaient servi à l'élaboration de la chronique, tandis que les cinq livres qui y étaient conservés constituaient bien une partie du manuscrit original. Malheureusement, ce manuscrit a disparu.

CHAPITRE II

LE MANUSCRIT DU VATICAN (REG. LAT. 535)

Si nous avons perdu le manuscrit de Froidmont, nous possédons actuellement deux manuscrits de la chronique qui permettent d'en compléter l'étude, puisqu'ils comportent l'un les dix-huit premiers, l'autre seulement les seize premiers livres. Le plus important se trouve à la Bibliothèque Vaticane, dans le fonds de la Reine, sous la cote Reg. lat. 535.

Histoire. — Signalé en 1913 par P. Lehmann, ce manuscrit est cité deux fois dans le catalogue de Montfaucon. Nous savons donc qu'il a fait partie de la bibliothèque d'Alexandre Petau avant d'être vendu à Christine de Suède. Il parvint au Vatican avec les autres manuscrits de cette reine. L'origine du manuscrit reste obscure. Dudik prétend qu'il vient du monastère de Beaupréau en Anjou, mais il nous semble plus plausible de le faire venir de Beauvais.

Description. — Le manuscrit contient uniquement les dix-huit premiers livres de la chronique (pp. 1-484). L'écriture paraît être de la première moitié du XIII^e siècle. Le texte comporte de nombreuses annotations marginales qui correspondent aux noms des auteurs ou aux titres des œuvres citées par Héliand ou, parfois, à une ébauche du plan des chapitres.

Graphies. — Les diphtongues *ae* ou *oe* sont toujours rendues par la lettre *e*. Il y a, en général, confusion entre le *c* et le *t* dans les groupes *-tio* et *-tium*. La ponctuation est toujours très bien marquée.

Manuscrit d'auteur ou copie ? — Si l'écriture du manuscrit, contemporaine de l'auteur, peut laisser croire qu'il s'agit là d'une partie du manuscrit original, il apparaît cependant que très souvent le scribe copie un texte qu'il comprend mal, ou qu'il lit mal. Nous serions donc en présence d'une copie faite probablement sur l'original au monastère de Beaupré en Beauvaisis.

CHAPITRE III

LE MANUSCRIT DU BRITISH MUSEUM

Histoire. — Le manuscrit conservé au British Museum sous la cote Cotton Claudius B IX, ne contient que les seize premiers livres de la chronique. Il est cité de la même façon dans les catalogues de Smith et de Planta (1696 et 1802). Nous savons donc qu'il fit partie de la bibliothèque de Sir Robert Cotton. Offert à l'État en 1700, il fut incorporé au British Museum en 1753. Thompson pense qu'il s'agit d'une copie faite à la fin du XV^e siècle en France. Cependant, puisque la chronique est associée dans le manuscrit à des listes de saints et de martyrs de Cantorbéry, on peut avancer l'hypothèse que la copie est originaire de cette dernière ville.

Description. — Le manuscrit est un grand volume de trois cent six feuillets. La chronique occupe les folios 2 à 263. L'écriture est de la fin du XV^e ou du début du XVI^e siècle; il ne comporte que de rares annotations marginales, ne correspondant pas à celles du manuscrit du Vatican. La division des livres en chapitres a disparu, ainsi que les titres de ceux-ci.

Graphies. — Les graphies du manuscrit sont comparables à celles du manuscrit du XIII^e siècle; la ponctuation est inexistante, sauf en ce qui concerne les points.

Le manuscrit du British Museum est-il une copie de celui du Vatican ? — On rencontre beaucoup de fautes communes aux deux manuscrits; il n'est donc pas impossible qu'il y ait une filiation entre eux. Mais l'absence de gloses et de titres de chapitres dans le manuscrit du British Museum et le fait que certaines fautes du manuscrit du Vatican y soient corrigées peuvent laisser penser qu'il a existé un ou plusieurs manuscrits entre les deux.

DEUXIÈME PARTIE

LE HUITIÈME LIVRE DE LA CHRONIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA CONNAISSANCE DE L'HOMME ET DE SON ÂME

Hélinand considère deux aspects chez l'homme : l'homme extérieur, qui est le corps, et l'homme intérieur, qui est l'âme. Le corps se compose de forme (céleste) et de matière (terrestre). Hélinand insiste plus spécialement sur l'humilité que l'homme doit tirer de la méditation sur lui-même, face à la grandeur et à la miséricorde divines. L'âme n'est pas *divine substantie portio*, elle ne grandit pas en l'homme et n'est pas divisible, comme le prétend saint Augustin, mais les âmes sont créées chaque jour du néant et s'unissent au corps une fois le fœtus formé.

CHAPITRE II

HÉLINAND ET LA SURVIE DE L'ÂME

Hélinand réfute la métempsycose conçue par Pythagore et s'élève contre Tertullien qui prétend que l'âme disparaît avec le corps pour ressusciter seulement au jour du Jugement ; il repousse également l'épicurisme et défend l'immortalité de l'âme en s'appuyant sur les Anciens et sur saint Augustin. Pour parvenir au bonheur éternel, il n'est qu'un seul médiateur qui est le Verbe de Dieu. Quant aux enfers, ils ne sont pas la prison qu'est le corps pour l'âme, mais bien une partie du monde réel ; l'enfer est sous terre. De plus, Hélinand semble croire à l'existence d'un purgatoire.

CHAPITRE III

LES INFLUENCES

Hélinand est très marqué par les théories néo-platoniciennes diffusées par l'école de Chartres. Il reprend la conception de l'homme dans sa dualité, ainsi que la transposition trinitaire du platonisme qu'avaient opérée les Pères. Sa pensée a subi très fortement l'influence de saint Augustin, mais il est très marqué également par saint Bernard.

Il s'efforce donc d'accomplir une synthèse des théories qui marquent son époque en réalisant l'union des sciences sacrées et profanes. Sa culture, classique et sacrée, traduit les liens qui existent pour lui entre la pensée antique et la foi.

CHAPITRE IV

HÉLINAND ET LES AUTEURS ANCIENS

Hélinand ne sait pas le grec et ne cite donc les auteurs grecs que par l'intermédiaire des Pères. Certains ne semblent être connus de lui qu'à travers un patrimoine d'idées courantes à son époque. Quant aux auteurs latins, très peu semblent lui être familiers. Térence est toujours cité par l'intermédiaire de saint Augustin ou d'Albericus Londoniensis. Il ne connaît de Plaute que le *Querolus*, œuvre qui lui est attribuée à tort, et n'a jamais lu le *De natura rerum* de Lucrèce. Par contre, Virgile est un des auteurs qu'il a le plus utilisés; l'*Eneide*, en particulier, est citée fort souvent. Horace et Ovide semblent également lui être très familiers. Cicéron, considéré avant tout comme *orator*, n'a qu'une importance moyenne dans la chronique. Des autres auteurs latins, il ne connaît que des extraits ou des passages empruntés à diverses sources.

CHAPITRE V

LES PÈRES DE L'ÉGLISE ET LES AUTEURS DU MOYEN ÂGE

C'est à saint Augustin qu'Hélinand a fait les emprunts les plus importants, mais saint Grégoire et saint Jérôme sont cités souvent aussi. Macrobie est utilisé pour ses théories néo-platoniciennes. Saint Ambroise, Boèce, Isidore de Séville n'ont qu'une moindre importance. Quant aux auteurs du Moyen âge, ils sont cités en grand nombre. Le plus remarquable, dans ce livre VIII, est Albericus Londoniensis, dont Hélinand nous donne de très longs extraits.

CONCLUSION

La chronique d'Hélinand ne représente donc qu'un « miroir » des connaissances de son siècle. Si elle ne fait pas preuve d'une grande originalité, il faut toutefois lui reconnaître le désir de parvenir à la vérité.

C'est plus comme une encyclopédie que comme une chronique qu'il faut considérer l'œuvre d'Hélinand.

ÉDITION DU HUITIÈME LIVRE DE LA CHRONIQUE

Pour l'établissement du texte, nous avons suivi le manuscrit du Vatican, sans retenir les variantes peu importantes du manuscrit du British Museum. Nous avons maintenu la division originale en chapitres.

INDEX

1. INDEX DES AUTEURS ET DES ŒUVRES CITÉS.
2. INDEX LOCORUM SACRAE SCRIPTURAE.
3. INDEX NOMINUM ET VERBORUM.